

MARCEL LALLEMAND

Bonheurs

I

Partir de rien

roman

nrf

GALLIMARD

BONHEURS

I

DU MÊME AUTEUR

nr

BONHEURS. I. Partir de rien.
 II. Bâtir la Maison.
 III. Le Brevet.

En préparation.

BONHEURS. IV. Le Pain.
 V. Aimer.

Chez d'autres éditeurs

Romans.

HARMONICA..... *Editions de la Toison d'Or*, Bruxelles.
 NESTOR..... *Editions de la Toison d'Or*, Bruxelles.
 CYRILLE..... *Editions du Mont-Blanc*, Genève.

Essais.

MESSAGE AUX TRÂITRES..... Epuisé
 HABITER..... Epuisé
 L'ART DE GUÉRIR, VU DU DEHORS..... En prépar.

Philosophie.

GRAAL (sans nom d'auteur). I. La Naissance..... Epuisé
 II. La Passion..... A paraître
 III. Le Triomphe..... En prépar

Les SOPHISMES DU PROGRÈS :

MYSTIQUE DE LA PREUVE..... Aubier Edit. Montaigne
 (Le Sophisme philosophique : la Connaissance).
 CULTURE ET PROGRÈS..... A paraître
 (Le Sophisme Intellectuel : la Culture).
 IMPUISSANCE DE L'HISTOIRE..... A paraître
 (Le Sophisme Social : la Révolution).
 LE COMPLEXE DÉMOCRATIQUE..... A paraître
 (Le Sophisme Biologique : le Sang)
 (Le Sophisme Organique : le Besoin)
 (Le Sophisme Technique : le Rendement).

Poésie.

SYMPHONIE..... Epuisé
 FAIMS D'ADAM..... A paraître
 DOUZE PETITES EN MINEUR SUR LE MODE ANCIEN..... A paraître
 CHANTS D'AVANT-MORT..... A paraître

Traductions.

LIBERMANN. Traduit du hongrois d'A. Nemeth... J. Vigneau Ed.
 MARIE-THÉRÈSE. Traduit du hongrois d'A. Nemeth.. A paraître
 ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE HONGROISE..... A paraître

MARCEL LALLEMAND

Bonheurs

I

Partir de rien

roman

nrf

GALLIMARD

Il a été tiré de cet ouvrage treize exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre, dont dix exemplaires numérotés de I à X et trois exemplaires hors commerce marqués de a à c.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1945.

A ROGER MARTIN DU GARD

A l'affectueuse insistance de qui je dois d'avoir évoqué

La Vie humble et grande

De ma mère

Marie-Ernestine BIHIN

Et de mon père

Victor-Benoît LALLEMAND

FRANCHEVAL

LA POTÉE

Est-ce l'épaisseur du temps qui l'a faite blanche, cette maison, et était-elle blanche, vraiment ? Je ne puis le dire. Pour moi, elle était blanche, de ce blanc crémeux que je lui vois. C'est ainsi que mon souvenir, à travers le riche frémissement de ma vie, a lentement filtré la lointaine réalité pour me composer l'impérieuse image d'aujourd'hui.

Elle est blanche et se trouve à *gauche*. Cela ne veut rien dire, et pourtant, dans le paysage qu'a conservé mon esprit, c'est ainsi que je la vois. J'ai besoin, pour la regarder, de me tourner de ce côté. Je sais qu'elle a un étage, mais si je n'appuie pas davantage sur mon souvenir, je ne puis voir, ce jour-là, autre chose que le rez-de-chaussée. Même, de celui-ci, je ne vois que la façade : un banc sous une fenêtre, et, à droite, une porte. Tout cela décoloré par le recul. Un abîme d'oubli, avant l'hallucinant moment où tout certain jour a soudainement émergé, a pâli les images, corrodé les formes. Je nage en vain dans cet espace ; j'y plonge désespérément pour sauver tout l'inconnu qui vivait dans l'amitié de ce peu, qui survit et m'obsède

avec l'éclat singulier, presque accablant et comme révélé des choses surnaturelles : je sens que tout s'est dissous sans remède. Ce qui reste subsistera pour autant que mon attention n'en va pas gauchement fixer les traits, raviver les couleurs, pour autant que mon souvenir fiévreux et maladroit ne va pas tout définitivement pétrifier. Je ne sais s'il en est ainsi des autres ; je sais seulement que mon passé ressemble à ces eaux tout encombrées dans leurs profondeurs de lianes, de fleurs, et tapissées à leur surface de larges feuilles entre lesquelles on ne voit, en se penchant, que d'étroits îlots fugitivement éclairés, dans un jeu de lumières plus décevant que l'obscurité. Dans ma nuit, il y a cette tache de clarté, sur laquelle j'ai peur de faire peser les mots, il y a ces espaces diversement enluminés qu'un halo de surprise, ingénument réveillée par mon attention, menace déjà de ternir.

Mes ancêtres, mon armorial, ce sont ces quelques ombres pâles dont je portais en moi le sommeil et sur qui jusqu'ici une pudeur superstitieuse m'a préservé d'appeler des témoignages précis. Mes doigts aveugles flairent ces visages ; mes pas s'égarerent dans cette maison selon un plan que veut mon cœur et que j'ai longtemps redouté de vérifier.

Je voudrais, avec des fantômes de mots, approcher de ces fantômes de choses. Je suis près de ce banc ; il y a de la lumière. Grand-père, celui qui pour moi est « p'pa Baptiste », est assis. Debout devant lui, dans ma robe raide et trop longue, j'arrive au niveau de l'écuelle brune qui est sur ses genoux, pleine de pain trempé de café. Cette écuelle brille de vernis, comme si le jour entrait

loin dans la couleur, et l'intérieur est d'un jaune adouci, qui trahit un peu le vrai jaune pour le rose. La cuiller y tient plantée. Peut-être que le visage de p'pa Baptiste était bien comme je le vois : rose et fortement sculpté, avec des pommettes qui avancent au niveau des sourcils et centrent le regard, avec un menton puissant comme un arc renversé et pointu au milieu, et ces yeux pers que nous avons tous et dont on jure plus tard que le regard est bleu. Et tout cela est en même temps dur et bon. Il m'appelle (et là il y a des mots de cet accent sans arêtes de l'Ardenne du sud, cet accent qui humanise tout, à la fois plastique et résis-résistant comme la terre, cet accent pareil au pain).

P'pa Baptiste m'a dit quelque chose comme : « viens manger avec moi ! »

Et c'est tout. Je ne sais pourquoi il y a là une éclipse. Derrière cet instant, je ne sens plus que la maison, une maison toute en images hésitantes, fugaces, quelque chose comme des fumées, des parfums d'images.

C'est tout. Le visage anguleux et rose, un visage aussi grand que moi, il me semble, habite en moi. Il me regarde du dedans, avec des choses à me dire et que j'attends sans vraiment me le définir. Dans ma vie si étroite, si mince, qui n'est encore qu'une poussière de vie, il y a cette bonne chose du souvenir, sur laquelle j'ai envie parfois de m'appuyer et de m'oublier, au fond de laquelle parfois je me caresse de tristesse, cette chose chère comme une vieille envie de pleurer.

J'ai deux ans ; c'est, je crois, quelques mois plus tard que, je ne sais comment, je me trouverai au delà de cette ombre de porte. Je suis tout tremblant ;

je ne comprends pas : on me tire de force par la main dans l'ombre inaccoutumée. La rue est derrière moi. A gauche, après la fenêtre incompréhensiblement voilée de rouge, il y a un haut lit d'une grande pâleur, encadré de la même étoffe rouge à plis. Après le lit, il y a un âtre qui ne me dit plus rien ; il n'a pas de couleur. A ma droite, tout près de moi, qu'on a abandonné parce que je résistais, il y a m'man Catherine, petite, courbée comme la parenthèse qui ferme, le visage d'un rose brûlant, avec des yeux bleus que je vois étinceler dans les liserés rouges des paupières. Elle a un bonnet blanc parsemé de mil noir, un bonnet en forme de corne, avec la pointe derrière, et qui est là comme pour effacer les cheveux. Nous venons de cette porte du fond à droite, qui donne sur une pièce mystérieuse. Je chancelle sur la terre battue, le « terri ». M'man Catherine tient par la main ma sœur Angèle, plus âgée que moi de treize mois, et lui montre le lit, ce lit tout blanc sous son portique rouge, et qui est encore pour moi le lit de tous les jours. Je suis leurs regards : tout est toujours blanc, d'un blanc qui se décompose et se recompose sans cesse, d'un blanc qui va jusqu'au bord du bleu léger des nuages et puis revient. On me parle, on m'explique, et les paroles arrêtent mes yeux sur leur pente. J'aurais vu, j'aurais reconnu p'pa Baptiste. Mais on a mis, grâce aux mots, l'ancien visage rose sur ce visage de plâtre que je commence à voir. Je n'ai envie que de me tapir en moi et d'y attendre. Je récusé d'avance toute explication. Cette immobilité me saisit : tout en haut du lit, presque aussi pâle que les draps, comme si son corps avait perdu, en même temps

que toute mobilité, toute épaisseur : « l'ois-tu, ton pauvre grand-père ? » dit m'man Catherine. Et elle ajoute, et on sent qu'elle veut faire retomber ce mot sur nous : « il est *mort* ». Et puis : « vins l'rabrassie ! »

Non, ce mot « mort » n'est pas éteint. Il ne s'est pas, comme tant d'autres, délesté des choses pour n'être qu'une épave de bruit. Depuis longtemps, il continue de descendre en moi : « il est *mort* ».

J'ai encore plus peur. Je fuis vers la porte. M'man Catherine vient m'y ressaisir. Sa main froide, lisse et dure comme du bois, emprisonne la mienne. Je m'affole. Je ne sais plus choisir entre ma peur et l'émotion qui est derrière cette peur et à laquelle je sens que je devrais m'ouvrir, l'émotion qui me cherche et ne me trouve pas. La main de grand'mère insiste. Mais cette insistance augmente encore ma déroute et me cabre définitivement. Je me débats et bouscule les chaises infirmes précairement incrustées dans le *terri*. Je refuse tout, me durcis : qu'est-ce qu'on me veut ? Pourquoi me force-t-on à regarder, à agir, à sortir de moi-même ? On me pousse dans l'inexplicable. Résigné à mon indignité, je veux me saouler tout seul de ma peine, à la fois pour me châtier et pour me venger, regardant en sourdine p'pa Baptiste, dont l'immobilité si rare, en même temps très proche et très lointaine, me rapetisse encore mais me semble pleine de douces paroles pour moi seul. Je sens que tout cela est sans remède et me soumet à tout, pourvu qu'on me laisse ainsi, buté au mur, *le* regarder. M'man Catherine me lâche enfin et, comme pour une réplique, saisit Angèle, qui se laisse faire, la soulève jusqu'au lit, et appuie

doucement le petit visage sur la grande poupée étendue. La sagesse de ma grande sœur me contracte comme une injure et me transit. J'ai besoin de pleurer. Comme je suis seul ! M'man Catherine caresse la tête d'Angèle : « ma p'tit », la pousse doucement par la nuque vers la porte du fond, puis revient et m'emmène, comme une chose oubliée, avec ma honte.

Je ne vois rien de plus. On a dû m'abandonner à quelque voisine pour l'enterrement. Je m'en souviens : on ne me jugeait pas assez grand pour pleurer. Et je ressens encore après tant d'années cette impression d'alors qu'on m'emmurait arbitrairement dans mes larmes.

Ce qui m'émeut encore aujourd'hui, sans doute parce que je donne un sens à la couleur des paroles, ce sont ces quelques mots de m'man Catherine. Mon impuissance à rendre cette sorte de musique me désespère. La voix était grave, mais brumeuse, une voix dans laquelle il semblait toujours finement pleuvoir et qui s'éteignait tout de suite dans la pluie. Elle donnait un goût aux mots. Comment dire la saveur de fruit de *l'ois* dans « tu l'ois », et la douceur, une douceur pour la bouche, onctueuse, et une douceur pour le cœur, qui descend jusqu'au fond de la commisération, du *é* sur laquelle glisse lentement *grand-père* ?

Ces images, liées quelque part au fond de ma chair, mon attention ne parvient à les faire remonter de mon obscurité que comme de solitaires bouées de lumière, multicolores et désemparées, qui se disputent mon angoisse et m'accablent sans me conquérir. Je sens vivement l'une et l'autre et je cherche vainement à baigner l'une dans l'autre.

Les visages, la maison, m'accaparent successivement tout entier sans vraiment communier en moi. Elle-même, la maison, n'est faite que de quelques choses à la fois très imprécises et très vives et dont le rayonnement même épaissit encore l'inconnu.

Je ne sais plus où je couchais, où je mangeais, où je jouais. Ai-je joué, seulement ? Cela même que j'ai su plus tard me semble sans parenté avec ces demi-vérités lointaines. Pourtant il y a ce premier étage sur lequel je parviens à rappeler un peu la clarté et où arrive directement l'escalier abrupt qui part de la seconde pièce du rez-de-chaussée. Celle-ci est un monde confus, poudroyant, ouvert sur le jardin, avant le monde adorable où, là-haut, le métier à tisser est soudé au pied de ce vertigineux lit de bois qui sans doute m'a vu naître. Le rouet aussi est là, de ce jaune cendré des couchants, avec ses membres finement galbés d'oiseau hiératique et ses jointures suintantes d'huile.

Riche pénombre, qui parfois s'anime lorsque quelque image soudaine, à des années de là, se détache de sa léthargie. Je me souviens de cette minute frémissante, où je découvris, dans le monde bousculé d'un tiroir, une minuscule plaque de fer poli, une plaque de fer ovale et percée de trois trous, l'un plus grand dans le milieu. J'étais tout haletant d'impatience et de bonheur, avec la confuse certitude que ce mystère intéressait mon existence. Combien de temps l'ai-je gardée dans mon univers, revenant à elle pour l'interroger des doigts avec de longues caresses inquiètes auxquelles elle s'ingéniait à échapper, comme une minuscule étoile enchantée, pour s'anéantir des jours, ou des semaines, dans ces mille abîmes des planches et

des pierres, et quel hasard l'avait égarée là, dans ce tiroir en désordre ? Quel instant merveilleux et pourtant oublié reflueait d'autrefois, je ne l'ai su que bien plus tard : ces bouts de métal, brillants comme des yeux et qui avaient quelque chose d'humain, je les avais ramassés à quatre pattes quand je furetais sous les métiers à tisser du premier étage. Mes doigts gourds avaient dû plus d'une fois lutter dérisoirement pour que se comprissent enfin tel vaporeux brin de laine et le chas vacillant. Qu'ai-je su de plus, le jour où j'ai vu que chacun d'eux servait à guider un des fils de la chaîne et qu'on les appelait des « maillettes » ?

Je n'ai pas dit que tout le monde dans la famille tissait le drap, ce beau drap de Sedan, ce drap doux comme la peau. L'enfance même était occupée à ce divin métier ; ma mère m'a raconté — elle ne *racontait* pas, elle m'a *dit* — que souvent ses doigts, usés par le fil, saignaient. Je ne voulais pas comprendre : ce fil, qui chantait en s'échappant du rouet, lui faisait mal. Cela, qui s'appelait « faire des spoules », m'a laissé ce souvenir d'un jeu qui fait cruellement souffrir. Il était tellement entré dans les doigts de m'man qu'il m'arrive encore de l'en faire sortir. M'man sourit si je lui en parle. Elle sourit, et ses deux mains se mettent à marier dans l'air de petits gestes prompts et cassés, comme si ses doigts rêvaient tout haut, des gestes qui d'abord s'élancent, puis semblent ressaisir des lambeaux d'espace, pour les ramener et se précipiter encore, et les deux mains jouant à se poursuivre et à se dérober sans cesse.

Si peu que je pense à ces métiers à tisser, l'ensorcelante musique revit : c'est le soir, la rue est



ROMANS, NOUVELLES

Janvier-Juillet 1945

MARC BERNARD

Vert-et-Argent suivi de Portrait de M. Denis

MARCEL BÉALU

L'Expérience de la Nuit

PAUL BODIN

Anne-Marie

JOË BOUSQUET

Le Médisant par Bonté

HENRI CALET

Le Bouquet

LUCIEN CHAUVET

Noroit

JEAN CHAVILLON

La petite École rurale

ANDRÉ CHAMSON

Le Puits des Miracles

MARIE-ANNE COMNÈNE

France

JACQUES DEBU-BRIDEL

Déroute

MARGUERITE DURAS

La Vie Tranquille

ARTHUR FRASNE

Rhapsodie

PIERRE HERBERT

Aleyon

JEAN JAUSION

Un Homme marche dans la Ville

PIERRE LAFUE

PATRICE ou *L'ÉTÉ DU SIÈCLE*. — I. — Le Sacrilège

JACQUES LEMARCHAND

Parenthèse

Geneviève

MOULOUJJI

Enrico

(PRIX DE LA PLÉIADE 1944)

DENIS MARION

Si peu que rien

LOYS MASSON

L'Étoile et la Clé

JEAN MECKERT

La Lucarne

CHARLES-LOUIS PARON

Zdravko le Cheval

RAYMOND QUENEAU

Loin de Rueil

C. F. RAMUZ

La Vie de Samuel Belet

RENÉ ROGER

Le Diapason de l'Orage

SIMENON

L'Ainé des Ferchaux

HENRI THOMAS

La Vie ensemble

MAURICE TOESCA

Jeux de Vie, Jeux de Vilains

LOUISE WEISS

LA MARSEILLAISE. — I. — Allons, Enfants de la Patrie

GUILLAUME WODLI

Ceux de la Bonne Auberge